

La Princesse Félicité

SÉBILLOT, C. Hte Bret., II, 110-117, n° 22.

Il y avait une fois le fils de Charlemagne qui était amoureux; il vint trouver son père et lui dit :

- Papa, je voudrais me marier.

- Eh bien! tu vas voir les portraits des princesses et tu choisiras parmi elles celle qui te plaira le mieux.

Le roi lui montra un livre où se voyaient les portraits de toutes les princesses du monde; il y en avait des brunes et des blondes, des jolies et des laides, et le fils du roi feuilletait le livre sans avoir encore fait un choix, lorsqu'en voyant un des portraits, il s'écria :

-Ah! papa, voici celle que j'épouserai!

- Mon fils, répondit Charlemagne, c'est la princesse Félicité, et c'est en effet la plus belle; mais il est impossible d'arriver jusqu'à elle. Bien des gens l'ont essayé, et moi-même autrefois; mais personne n'a encore réussi.

- Je vais tenter l'entreprise, dit le prince; peut-être serai-je plus heureux que les autres.

Le fils de Charlemagne monta à cheval et se mit en route avec un de ses domestiques, et ils emmenaient un carrosse pour faire voyager la princesse quand ils l'auraient trouvée. Ils cheminèrent tout le jour, et au moment où la nuit commençait à tomber, ils arrivèrent dans un bois où ils s'arrêtèrent; puis, après avoir donné à manger à leurs chevaux, ils s'endormirent tous les deux.

Au milieu de la nuit, le domestique du prince entendit du bruit au-dessus de sa tête, et il s'éveilla; c'étaient les vents qui parlaient dans les arbres :

- Qu'y a-t-il de nouveau en France? demandèrent-ils.

- Le fils du roi est parti pour aller à la recherche de la princesse Félicité, répondit le vent qui venait de France; mais il ne réussira pas à parvenir jusqu'à elle.

- Est-ce qu'il n'y a aucun moyen de la voir?

- Si, répondit le vent qui venait de France : mais il ne le saura pas, car il n'y a que moi à le connaître. La princesse est enfermée dans un château gardé par des bêtes féroces qui jamais ne s'endorment; mais à midi sonnant elles tombent . comme mortes et se réveillent à une heure. C'est à ce moment seul qu'on peut arriver jusqu'à la princesse, si on ne se laisse pas arrêter par les enchantements : le château est rempli de belles filles qui cherchent à arrêter ceux qui y pénètrent, et s'ils ont le malheur de détourner la tête, ils sont perdus. Mais ce n'est pas tout : il faut avoir à la main la baguette de vertu qui est cachée tout au haut d'un grand arbre. Quand les bêtes féroces s'aperçoivent que la princesse n'est plus là, elles se mettent à sa

poursuite, et l'on ne peut passer la rivière et leur échapper que si l'on tient à la main la baguette de vertu.

Le domestique écoutait de toutes ses oreilles, sans oser . souffler, de peur de perdre un mot de ce que se disaient les vents, et quand ils furent partis, il se mit à repasser dans sa mémoire ce qu'il avait entendu.

Au point du jour, il réveilla son maître, et ils se remirent en route; ils arrivèrent devant la cabane d'un vieux bonhomme auquel ils souhaitèrent le bonjour .

. -Où allez-vous? leur demanda-t-il.

- Je vais pour délivrer la princesse Félicité; répondit le fils de Charlemagne.

- Ah! dit le. vieillard, j'ai vu passer par ici des mille et des mille jeunes gens, des princes et des soldats qui allaient à son château; mais jusqu'à présent pas un n'est revenu.

Le prince résolut de rester quelques jours chez le vieux bonhomme, et le domestique dit à son maître qu'il allait se promener pour voir le pays. Il prit sa montre, et monta à cheval pour délivrer la princesse .

Il trouva l'arbre où était la baguette de vertu, il s'en empara, puis il arriva auprès du château. Il était à ce moment midi moins le quart, et il entendit les bêtes féroces qui l'avaient senti et accouraient pour le déchirer. Il grimpa dans un arbre, et les bêtes, hurlant à faire trembler, se mirent à le déraciner; elles grattaient la terre avec tant de fureur que bientôt il fut arraché, et le domestique n'eut que le temps de sauter sur un autre arbre. À ce moment on entendit le premier coup de midi, et les bêtes tombèrent comme mortes.

Le domestique se hâta de courir au château; mais il ne put en découvrir la porte, et comme l'heure approchait où les bêtes allaient se réveiller, il se hâta de retourner à son cheval et de s'enfuir.

Le lendemain, il dit encore à son maître :

- Restez ici à vous reposer, je vais aller courir le pays pour chercher des renseignements.

n monta à cheval, et, à midi moins un quart il arriva devant ••le château; les bêtes accoururent aussitôt, plus furieuses que la . veille. Il grimpa dans un arbre qui fut déraciné en un instant; il sauta dans un autre qu'elles arrachèrent de terre; il se raccrocha aux branches d'un troisième qui allait tomber à son tour, lorsque sonna le premier coup de midi. Aussitôt les bêtes se couchèrent à terre comme mortes, et il courut au château.

Cette fois, il découvrit la porte qui s'ouvrit devant lui, et il entra dans le château. Dans les appartements où il passait pour aller à celui où était la princesse Félicité, il voyait sur sa route de belles jeunes filles qui lui disaient d'une voix douce : - Hé, beau jeune homme, arrêtez-vous un peu avec nous! Et quand il les avait dépassées, elles chantaient pour lui faire détourner la tête; mais il poursuivait sa route, en regardant droit devant lui, et il finit par

arriver à l'endroit où était la princesse Félicité. Il la prit par la main, et la fit sortir du château, puis il sauta en selle, la plaça en croupe derrière lui et éperonna son cheval qui partit au galop.

Quand sonna le premier coup d'une heure, les bêtes féroces se réveillèrent, et il les entendait courir après lui, hurlant à faire trembler. Il arriva sur le bord d'une rivière profonde et dont le cours était rapide; il prit sa baguette et dit :

- Par la vertu de ma baguette, que la rivière s'ouvre pour me laisser passer.

Aussitôt le lit de la rivière fut à sec, et il la franchit; les bêtes qui le poursuivaient descendirent aussi dans la rivière, mais quand elles furent au milieu, il prit encore sa baguette et dit :

- Par la vertu de ma baguette, que la rivière recommence à couler.

Aussitôt les eaux reprirent leur cours, et toutes les bêtes féroces furent noyées.

Il amena la princesse Félicité à la cabane où était le fils de Charlemagne qui fut bien heureux de la voir et la trouvait la plus belle du monde.

Ils se mirent tous les trois en route pour s'en retourner au pays de France, mais ils furent surpris par la nuit dans le bois où ils s'étaient déjà arrêtés, et ils se couchèrent à la même place. Le prince et la princesse s'endormirent et aussi le domestique; mais à minuit il s'éveilla, et il entendit les vents qui se parlaient.

- On nous a, disaient-ils, écoutés l'autre nuit; il faut savoir si quelqu'un ne serait pas encore caché dans le bois.

Ils cherchèrent feuille par feuille dans les arbres, mais ils ne découvrirent point le fils de Charlemagne, la princesse et le domestique, et ils recommencèrent à causer :

- Il n'y a personne, dirent-ils; qu'y a-t-il de nouveau?

- La princesse a été délivrée, mais elle a encore bien des obstacles à surmonter avant qu'elle arrive en France. Un marchand de raisin va se présenter sur sa route; la princesse qui l'aime beaucoup voudra en manger, mais si elle y touche, elle est morte. Si elle évite ce danger, elle verra au bord d'une rivière un homme qui criera au secours comme s'il se noyait : si elle lui touche seulement la main, elle mourra aussitôt.

Les vents s'en allèrent chacun de son côté, et, le jour venu, le domestique éveilla ses maîtres, sans leur dire ce qu'il avait entendu, et ils se mirent en route.

Vers le milieu du jour, ils entendirent un homme qui criait:

Au beau raisin !

Au beau raisin!

- Ah! s'écria la princesse; voici du raisin, je vais en acheter, moi qui l'aime tant.

- Non, dit le domestique; celui-là est gâté.

- Si, répondit la princesse qui voulait descendre de la voiture, je vais aller en chercher.

- Hé bien! puisque vous en avez envie, je vais vous en apporter.

Il acheta le panier de raisin ; mais il le trempa sans être vu dans une mare puante; écrasa les grains, et, quand il arriva auprès de la princesse, il lui dit :

- Vous voyez bien que je ne vous avais pas menti, c'est du raisin pourri, et il sent mauvais.

La princesse lui ordonna de jeter le panier, et ils continuèrent leur route. En arrivant auprès d'une rivière, ils entendirent un homme qui criait :

- Au secours, au secours! je me noie.

- Il faut sauver ce malheureux, dit la princesse.

- Non, non, répondit le domestique, laissez-le se noyer.

La princesse sauta à bas de son carrosse, et se précipita au bord de la rivière; mais au moment où la main du noyé allait toucher la sienne, le domestique coupa le bras de l'homme d'un coup de sabre, et il disparut sous les eaux :

- Malheureux, s'écria le fils de Charlemagne; tu as tué cet homme, mais tu périras à ton tour, je le jure.

Quand ils furent arrivés au château de Charlemagne, le prince tua son domestique, et dès qu'il fut mort, il se changea en une statue de marbre qu'on laissa dans un coin des appartements.

Le fils de Charlemagne épousa la princesse, et ils firent des noces superbes où rien ne manquait : les petits cochons couraient par les rues tout rôtis, la fourchette sur le dos, qui voulait en coupait un morceau, et au coin des rues, il y avait des barriques de vin.

Quelque temps après son mariage, la princesse entendit une voix qui lui disait :

- Malheureuse, tu as fait tuer celui qui t'a délivrée, et qui par deux fois t'avait gardé de la mort; car si tu avais mangé un grain de raisin, si tu avais touché la main de l'homme qui se noyait, tu serais tombée morte.

Elle raconta à son mari ce que lui avait dit la voix invisible.

Le prince se repentit d'avoir tué son fidèle domestique, et il dit : - Je vais me mettre en route afin de trouver quelque remède pour le faire revenir à la vie.

Comme il pensait que le vieux bonhomme lui donnerait peut-être un bon conseil, il se mit en route pour sa cabane. la nuit le surprit dans le bois où il s'était arrêté déjà, et il se coucha au

même endroit que les autres fois. À minuit il entendit du bruit; c'étaient les vents qui parlaient dans leur arbre:

- On nous a écouté deux fois et l'on a su nos secrets• cette fois-ci avant de parler, il faut savoir s'il n'y a personne dans le bois.

Ils se mirent à fureter partout, et même ils touchèrent les cheveux du fils de Charlemagne; heureusement pour lui, ils les prirent pour des herbes, et retournèrent dans leur arbre :

- Qu'y a-t-il de nouveau en France? demandèrent les vents.

- Le fils du roi a tué son domestique qui avait délivré la

princesse et l'a par deux fois sauvée de la mort, et il voudrait bien le rappeler à la vie, car il s'en repent maintenant.

- N'y a-t-il aucun moyen de le ressusciter?

- Si, il y en a un, mais il ne le saura jamais; pour faire revenir le domestique à la vie, il faudrait tuer l'enfant du prince et frotter avec son sang le valet qui a été changé en statue de marbre. Pour ressusciter l'enfant, il suffirait de le couper en morceaux, de le mettre dans l'eau chaude, et il reviendrait aussi vivant que jamais. Mais le prince ne fera point cela, car il ne le saura pas.

Quand les vents eurent fini de causer, ils s'en allèrent chacun de son côté, et le fils de Charlemagne retourna chez lui:

Il dit à sa femme de lui donner son fils pour quelques instants; il le porta dans sa chambre, et lui coupa le cou. Avec le sang qui en sortait, il frotta la statue de marbre de son domestique : aussitôt elle s'anima, et le fidèle valet parut semblable à ce qu'il était avant sa métamorphose. Il ouvrit les yeux, et s'écria:

-Ah! j'ai bien dormi.

- Oui, dit le fils de Charlemagne, tu as dormi d'un sommeil dont en général on ne se réveille pas.

Il coupa son fils en morceaux, et le mit dans de l'eau chaude; aussitôt l'enfant redevint vivant, et personne n'aurait jamais cru qu'on lui avait coupé le cou. Son père le rapporta à sa mère, et lui amena aussi son domestique en lui disant :

- Voilà notre fidèle serviteur qui est revenu à la vie.

La princesse Félicité fut bien contente; le fils de Charlemagne fit du bien à son domestique et le traita désormais comme son frère. Depuis ce temps, ils vécurent ensemble très heureux, et s'ils ne sont pas morts ils vivent encore.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, matelot, âgé de 18 ans.